La petite maison rouge

Chapitre 1

Il était une fois une jolie maison aux briques rouges.

Située à Evregnies, c'était un ancien café dont les pièces du rez-de-chaussée étaient agencées en enfilade les unes des autres ; ce qui lui donnait une impression de petitesse. Sa façade aux tons carmin était bien connue de la région et lui avait valu le surnom de « petite maison rouge » tandis qu'à l'arrière se dressait un joli jardin rempli de fleurs à bulbes très odorantes. Une petite maison simple, pleine de charme et qui se dressait fièrement aux abords d'une place où était juchée une église gothique du 11ème siècle. Cet édifice religieux du Moyen Age, en pierres de Tournai, caractérisait le village comme un endroit renommé, même si peu connu en comparaison d'autres éléments du passé des bourgades alentour. La mémoire collective se rappelait toutefois l'incendie de 1693 durant lequel les soldats français mirent le feu à tout le village et qui écorna la flèche du bâtiment.

Et si on en observait l'extérieur, le touriste se trouvait directement au départ d'un cimetière qui se dressait tout autour de l'église et dont certaines tombes étaient vraiment très anciennes. Les blocs étaient fendus par endroit et un espace de sépulture commun aux différentes religions avait été aménagé. C'était un ossuaire communal et sa face était ornée de différentes croix (catholique, maltaise, orthodoxe), du croissant turc, de l'étoile de David,… et même de l'emblème des jeux olympiques ! Et dans la partie du haut étaient gravés plusieurs reliefs représentant une tige ornée de cinq folioles. Un laurier peut-être ? Le tout surmonté d'une tête de Christ en plâtre qui protégeait tous les enfants de Dieu, peu importe leur religion car « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique afin que quiconque croit en lui et aie la vie éternelle* [1]».

Tous les matins, un couple de personnes âgées s'asseyait sur le perron de la petite maison rouge et saluait tous les passants. Tout le monde les connaissait dans ce village de mille âmes, ces époux Daluchin, Jules et Marie, et ils étaient appréciés de tous et toutes. Que ce soit le boulanger qui leur faisait signe pendant sa livraison, la voisine qui venait fréquemment couper la rhubarbe pour ses confitures, le vendeur de fruits et légumes à qui ils achetaient régulièrement des mandarines, le poissonnier qui présentait divers mollusques fraîchement pêchés, sans parler de chaque voisin qui savait que Jules pouvait lui prêter son outillage ou Marie qui distribuait gracieusement son stoemp aux navets… Tout le monde avait déjà aperçu de près ou de loin ce charmant petit couple.

Jules n'avait pas pu terminer ses études élémentaires à cause de la guerre de quarante. C'était pourtant un élève très doué qui avait dû se débrouiller seul très tôt. La vie l'avait alors amené à aborder un métier dans un domaine technique qui garantissait l'accès à l'électricité à tout citoyen de sa commune. Il devait s'assurer que les turbines et alternateurs fonctionnaient toujours parfaitement et, à défaut, les réparer sous toutes les conditions météorologiques, qu'il pleuve, qu'il neige et même parfois en pataugeant dans la boue. Grand amateur de mathématiques, il n'hésitait pas à lire et relire des explications dispensées dans des manuels

[1] Evangile de Jean 3 :16

scolaires, quitte à réaliser quelques calculs d'algèbre à ses heures perdues. Il citait même régulièrement, sans faille de mémoire, certains axiomes d'Euclide qu'il avait remodelés à sa sauce: « Axiome numéro un, une droite est un ensemble infini de points. ». Cela faisait sourire…

Pendant la guerre, il s'était réfugié chez une famille française où il avait fait connaissance de son futur grand amour, Marie. Une petite femme aux allures vives et au rire facile dont le dévouement à autrui l'avait vivement impressionné. Née d'un père médecin, elle avait appuyé les interventions de son paternel dans les maquis en aidant aux soins des plaies occasionnées par des balles perdues ou en accouchant des jeunes femmes cachées chez des paysans du coin. Elle en avait d'ailleurs fait son métier et restait très fière de croiser des petits qu'elle avait accompagnés dans les premiers jours de leur vie, d'autant plus qu'elle n'avait pu en avoir elle-même.

La petite maison rouge, c'était leur maison de retraite ; celle dans laquelle il faisait bon vivre et qui était décorée selon leurs goûts simples et, très attachés à la terre d'Evregnies, avec un tableau d'une jolie fermette en carré qui se situait non loin de leur domicile ; ce qu'on appelait dans le coin une « cure » car elle servait à nourrir les personnes dont le curé avait autrefois la charge. D'autres décorations relatives aux sabotiers décoraient les appuis de fenêtre ; elles avaient été acquises à la fête du sabot qui se déroulait chaque année dans le village. Ils n'étaient pas gaspilleurs et vivaient de manière humble car la guerre leur avait appris à économiser leurs apports, que ce soit en vêtements ou en nourriture. Une rumeur racontait d'ailleurs l'anecdote selon laquelle, malgré leur faim pendant le conflit de 40-45, ils avaient manifesté une grande joie et allégresse quand un train de marchandises destiné aux Allemands fut dynamité par un groupe de résistants.

Mais, un matin de février, plus personne n'apparut sur la devanture de la petite maison rouge… Et les voisins ne les virent pas davantage dans les jours qui suivirent. Un jour passa, puis deux, puis trois…. La police avait effectué une enquête de voisinage et appelé les hôpitaux proches mais cela n'avait pas donné de résultats. La visite domiciliaire non plus. Il se murmurait qu'ils étaient partis en maison de retraite mais sans savoir localiser précisément laquelle, ils ne savaient pas investiguer davantage. Par la fenêtre, tout semblait pourtant intact.

Petit à petit, les vitres devinrent opaques, les rideaux se ternirent, et on n'y vit assez rapidement plus grand-chose. La végétation envahit le joli petit jardin et les accès aux portes devinrent compliqués. Personne n'entrait et personne ne sortait. La petite maison rouge restait sans vie.

Après différentes recherches concernant les héritiers, il s'est avéré qu'il n'y en avait aucun, ni dans la branche directe, ni dans la branche horizontale, et encore moins dans la ligne plus éloignée. La succession a été déclarée vacante et l'Etat put mettre le bien en vente.

Néanmoins, pour apporter un peu de bonheur à la situation, un jeune couple avait visionné une pancarte 'à vendre' fixée sur la façade en se rendant à la brocante annuelle et ils avaient eu un coup de foudre pour la petite maison rouge. Après avoir réalisé les démarches de l'achat et abattu quelques murs au rez-de-chaussée pour agrandir les pièces, l'intérieur fut rafraichi superficiellement et un emménagement pût se faire en mai de l'année suivante.

Tant la maison que le jardin leur plaisaient et Lisette était émerveillée par l'espace vert qu'elle avait commencé à débroussailler.

- Regarde, Arthur, il y a plein de muguet dans le jardin ! Et ces jonquilles et tulipes ! C'est tellement joli !

- Oui, c'est une aubaine d'avoir un espace vert avec tant de coloris !

Les différents motifs accompagnaient les visiteurs dans l'allée arrière, offrant des dégradés de couleurs et de textures qui émerveillaient l'œil. Une pompe à eau, encore fonctionnelle, donnait à l'ensemble un style coordonné et rural, un paysage enviable tant il avait du charme.

Sans attendre, Lisette cueillit plusieurs bouquets qu'elle installa à différentes fenêtres de la maison.

Le soir venu, elle se mit aux fourneaux pour préparer leur repas, un pot-au-feu dont sa maman lui avait communiqué la recette et qu'elle avait hâte de tester, d'autant plus qu'un bouquet de romarin frais s'était perdu dans ses filets lors de ses dernières courses. Le fumet du ragoût couvrait à peine l'effluve des fleurs cueillies ; les carottes, poireaux, oignons et navets arrivant difficilement à rivaliser avec leurs cousines du jardin.

Elle mit de côté sa cuillère le temps de se frotter les mains et lorsqu'elle voulut la reprendre, celle-ci tomba par terre.

« Qu'est-ce que je suis maladroite ! » se dit Lisette qui rinça la cuillère avant de la redéposer près de son fourneau.

Après avoir rempli les assiettes, Lisette et Arthur mangèrent de leur meilleur appétit. Habiter cette petite maison rouge constituait une première étape dans leur vie commune et ils étaient encore loin d'avoir tout aménagé. Au rez-de-chaussée, ils avaient débuté les changements par une cuisine rénovée par la société Yvelinck dans laquelle ils pouvaient disposer d'un îlot central et où ils pouvaient également s'installer pour manger. Il y avait aussi une pièce à l'avant où la chambre avait été installée temporairement. Les quelques murs abattus leur donnaient un certain espace disponible et un peu de temps avant de se consacrer à l'étage.

Fourbus de leur repas, ils allèrent se coucher sans se rendre compte qu'une cuillère trônait de nouveau par terre. Était-elle tombée toute seule ?

Chapitre 2

Le dimanche matin, la messe était célébrée par l'abbé Reltot, affecté à la paroisse de l'église Saint-Vaast. La statue de ce Saint prônait fièrement au sein de cet endroit de culte, tout au fond, à droite, sur un magnifique autel en bois sculpté. Tout le monde pouvait admirer qu'il était habillé avec une aube longue et blanche ornée d'une étole aux tons rouges et dorés, et portant une mitre et une crosse, comme Saint Nicolas, également évêque... Il était accompagné d'un ours au vu de l'histoire selon laquelle Saint-Vaast trouva une église en ruines occupée par cet animal qu'il avait chassé dans la forêt car il représentait le symbole du paganisme ou, plus clairement, une religion à plusieurs dieux. Saint-Vaast était l'apôtre de l'Artois au sixième siècle et patron notamment de l'église d'Evregnies.

Il n'y avait plus beaucoup d'ecclésiastiques pour célébrer la messe et on pouvait presque dire que c'était un métier en pénurie au vu des trois curés pour vingt-deux paroisses encore en fonction en 2026. Mais à Evregnies, la tradition était respectée.

Lisette et Arthur y assistaient ce jour mais également une nouvelle tête arrivée récemment dans le coin : le lieutenant Tarin. Ce dernier avait été affecté par la brigade centrale de Tournai au bureau des *Cold cases* de Pecq et cette affaire de disparitions avait attiré son attention. Il espérait pouvoir faire avancer l'enquête notamment en utilisant de nouvelles technologies mises à disposition, mais dans un premier temps, il allait falloir interroger les habitants et se fondre dans la masse ; ce qui n'était pas gagné d'avance car tout le monde connaissait tout le monde.

Assister à l'office religieux était la première étape pour engager le dialogue et observer tout un chacun. Un silence respectueux régnait dans l'église et l'ecclésiastique appelait chaque paroissien à écouter les liturgies de la Parole de Dieu à travers les Ecritures et à aimer son prochain.

Lors de la distribution du corps du Christ, une dame très élégante avec un grand chapeau muni de plumes de paon s'avança dans la file suivie d'un homme chauve de très petite taille qui semblait ne pas tenir en place. Quelques enfants ayant fait leur communion étaient également autorisés à recevoir l'Eucharistie ; ils étaient trop curieux de découvrir le goût de l'hostie… Dans l'église se trouvait également un chœur dirigé par Mariette et qui dispensait les chants pendant toute la durée de la messe au rythme des sons émanant de l'orgue en bois datant de 1802 et fabriqué par Bruggeman et Baert : montre, bourdon, salicional, flûte, trompette, prestant, cornet et doublette. Un échange de tonalités se répercutant sur toutes les faces de l'édifice dont les vitraux à carreaux translucides, avec une légère touche de jaune et de rouge, semblaient trembler sous la force des ondes émises.

Lisette et Arthur suivirent la cérémonie avec un grand sérieux, d'autant plus conscients de sa rareté, et lorsque le curé conclut la célébration avec une prière d'envoi, ils effectuèrent leur signe de croix tout comme l'ensemble des paroissiens présents et se dirigèrent vers la sortie.

Le lieutenant Tarin s'était éclipsé vers la petite entrée, pas loin du confessionnal en bois, et non pas près de la grande porte où se trouvaient des bénitiers en pierre et par où la plupart des gens sortaient.

La dame au grand chapeau avec ses plumes de paon s'était dirigée vers ce grand meuble en vue de délivrer ses péchés, du moins le croyait-il.

« Pardonnez-moi mon Père car j'ai pêché.

- Je vous écoute, ma Sœur.

- J'ai été trop curieuse et j'ai signalé à mon mari qu'un monsieur étranger au village était présent parmi nous.

- Je l'ai vu aussi ma Sœur, mais ne vous tracassez point, Dieu accueille tout le monde au sein de sa maison, qu'il soit riche ou pauvre, qu'il soit croyant ou non. Et mon instinct me dit qu'il serait de la police.

- Oui, mais j'ai le sentiment que cela concerne la disparition des époux Daluchin et je ne me sens pas à l'aise avec ça.

- Avez-vous des choses à vous reprocher, ma Soeur ?

- Je pense être la dernière personne à les avoir vus, mon Père.

- Pouvez-vous m'en dire plus, ma Sœur ?

- La veille de leur disparition, j'ai aperçu une camionnette qui sortait de la ruelle de l'ancienne cure. C'était un véhicule d'entrepreneurs en bâtiments, spécialistes de l'achat et de la rénovation. Dès qu'ils furent partis, j'ai vu Jules et il m'a raconté qu'ils avaient voulu visiter l'étage de la petite maison rouge. Il était tout étonné car c'était un capharnaüm pas possible, ils n'y avaient quasi jamais mis les pieds vu qu'ils n'étaient que tous les deux, sans enfants, et ils avaient donc toujours vécu au rez-de-chaussée.

- Pensez-vous qu'ils aient quelque chose à voir avec leur disparition ? Il vous faut rester prudente, ma Sœur.

- Le lendemain matin, plus personne ne les a vus, mon Père. C'est quand même étrange, non ?

- Vous devriez en parler à notre nouvel arrivé, ma Sœur, mais surtout avec beaucoup de discrétion.

- Vous ne direz rien mon Père ?

- Allez en paix, ma Sœur, tout ce qui a été dit ici est sous le secret de la confession ! Récitez avant de vous coucher trois « Notre Père » et deux « Je vous salue Marie » pour vous absoudre de votre pêché de curiosité.

- Merci, mon Père.

Munie du sacrement de réconciliation, elle quitta cet isoloir et ses secrets tandis que la silhouette de diable qui surplombait le meuble en bois se mit à ricaner silencieusement. Un contrat de plus pour l'éternité… La soumission confiante des repentis à tous ces guides spirituels enrichissait son panel d'âmes qui lui étaient vendues. L'ange déchu, accompagné d'un bélier, était visible de tous mais très peu repéré dans l'ensemble de cet ornement massif en bois. Il pouvait donc agir à sa guise et en toute discrétion.

La dame au grand chapeau orné de plumes de paon ne savait plus apercevoir le lieutenant Tarin quand elle sortit de l'église. Mais il n'était pas loin et avait de toute façon tout entendu… Le secret de la confession n'avait que peu de poids face au secret de l'enquête de disparition des époux Daluchin. Et de toute façon, il ne l'avait pas fait exprès. Ce n'était pas sa faute si la petite porte où il s'était positionné se trouvait si près du confessionnal… Et la dame au grand chapeau muni de plumes de paon parlait quand même beaucoup trop fort.

Revenant vers le fond de l'église où une personne commençait à ranger, le policier aperçut un grillage d'où partait un escalier circulaire en pierres de Tournai qui menait à un sous-sol. Le visiteur pouvait accéder alors, sans y être préalablement averti, à une immense crypte aux voutes arrondies dans laquelle trônait un joyau de toute beauté : une croix médiévale sertie de cailloux précieux et qui avait été mise à jour, par le plus grand des hasards, lors de travaux d'excavation. Ceux-ci avaient été nécessaires au vu de l'affaissement du sol dû aux mouvements géologiques du coin. Sur les colonnes massives qui soutenaient tant bien que mal cette partie souterraine étaient de nouveau gravés des symboles de feuilles comme ceux qui se trouvaient sur le monument du cimetière.

La crypte semblait rattachée à l'épouse d'un bailli de la Seigneurie qui, au décès de celui-ci, avait fait creuser cette sépulture pour y déposer son corps à l'abri des regards. Une stèle en granit, qui se trouvait dans l'église, annonçait la couleur en mentionnant : « *Ici reposent les corps des époux Florbille, bailly de la seigneurie de Saint Martin, enclavée des villages d'Herseaux et Luingne, notaire et greffier des villages d'Evregnies, Warcoing, Estaimpuis, autres lieux, et receveur de rentes seigneuriales dues tant à la seigneurie d'Evregnies qu'à plusieurs autres seigneuries appartenant à l'abbaye Saint Martin de Tournay. Décédé le 17 octobre 1734 à l'âge de 76 ans. Les a rejoint leur fils unique Anatole qui a succédé et exercé tous les emplois et charges de feu son père.* »[2]

Cette origine était assez floue. Un document d'archives, plus précisément une lettre portant le sceau d'un échevinage en forme de coquille Saint Jacques, avait pu fournir des renseignements précieux sur les familles nobles de l'époque, et plus précisément de la dynastie de Clovis. Ce dernier étant le fils de Childéric Ier, roi des Francs saliens, était né à Tournai, cité des cinq clochers, qui devint aussi la capitale de leur royaume ; ce qui pouvait expliquer son attachement à la région.

Saint-Vaast, lui-même, était censé aussi avoir un lien avec le Mérovingien car c'est lui qui l'aurait instruit à la foi chrétienne, bien que ce choix de religion ait été principalement dicté, à l'époque, davantage par des objectifs politiques que spirituels: obtenir le soutien de l'église de Rome. Occupé par ses objectifs de conquêtes, Clovis quitta finalement le Tournaisis et en confia la gestion à l'évêque Eleuthère mais son empreinte dans la région était bel et bien présente, notamment dans la belle église d'Evregnies faite en pierre de Tournai, sorte de calcaire de couleur gris bleuté.

[2] La stèle existe vraiment et est apposée sur un des murs de l'église. Les noms et prénoms ont été modifiés.

Il fallait donc être observateur pour repérer l'entrée de cette crypte, précisément dans l'église, et c'est en voulant se rapprocher de Mariette, gérante des chœurs musicaux et sacristaine selon les occasions, que le lieutenant Tarin l'avait remarquée.

« Bonjour Monsieur », dit-elle.

Si vous voulez visiter le sous-sol, c'est possible tant que je suis encore présente. Monsieur le curé est reparti après s'être brièvement changé et je dois encore juste ranger les différents ustensiles de la messe. »

- Je ne vais pas vous déranger, j'avais remarqué cette entrée et je me demandais de quoi il s'agissait.
- Oh, il n'y a pas de problème. Si vous voulez venir à un autre moment visiter la crypte et prendre davantage votre temps, j'habite tout près, sur la place. J'ai la clé donc je peux vous ouvrir pour vous faire visiter. Mais aujourd'hui, je ne peux pas traîner car ma cave a été inondée avec les intempéries d'il y a quelques jours, et vu qu'elle passe en dessous de la maison du voisin, il a pris les devants et s'est arrangé pour faire passer quelqu'un aujourd'hui. Mais il faut que je sois présente aussi pour donner les accès.
- C'est particulier que votre cave communique avec la maison du voisin.
- Oh ! C'est commun ici à Evregnies ! Des caves qui passent en dessous de plusieurs maisons, des greniers qui appartiennent au voisin alors que c'est dans votre maison,… Ce sont des bizarreries d'anciennes maisons !

Le lieutenant Tarin sourit et salua Mariette avant de quitter l'église Saint-Vaast.

Vu qu à Evregnies, il faisait noir à trois heures, le lieutenant Tarin se décida à rencontrer les nouveaux propriétaires de la petite maison rouge. Ceux-ci étaient rentrés chez eux chez eux après la messe et la maison ne se situait pas loin de l'église. Le lieutenant Tarin voulait s'imprégner de la maison, voir ce qui était encore aménagé comme du temps de Jules et Marie.

- Bonjour, lieutenant Tarin, affecté aux *Cold cases* de Pecq. Puis-je entrer un moment ?
- Oui, bien sûr. Je vous présente mon épouse Lisette.
- Depuis combien de temps avez-vous acheté la maison ?
- Environ un an et demi, maintenant. Nous avons effectué quelques petits travaux au rez-de-chaussée, mais vu l'étendue des choses à faire, nous ne nous sommes pas encore attaqués à l'étage.
- Avez-vous connu les anciens propriétaires ?
- Non, pas du tout.

Le policier fut invité à visiter le rez-de-chaussée dont il ne restait plus beaucoup de vestiges anciens; il fit aussi le tour du jardin.

- Comment se passe votre relation avec les autres voisins ?
- Très bien, il n'y a pas beaucoup de personnes âgées ; plutôt des maisons où logent des couples avec enfants. Parfois un chien, mais ce n'est pas bruyant.

Au moment où il revint dans la maison, le chat des voisins, une grosse bête aux tons roux et blancs, se faufila dans ses pieds. Personne n'eut le temps de réagir qu'il grimpait déjà à l'étage à vive allure.

« Il faut le rattraper ou il risque de rester enfermé. » dit Lisette. « En plus, il n'est vraiment pas commode, celui-là ! Il crache et il tape en sortant ses griffes. »

Le lieutenant Tarin monta les marches de l'escalier très escarpé à la poursuite du matou récalcitrant.

Arrivé en haut, il se trouvait sur un pallier assez vide surmonté de poutres et de tuiles qui constituaient la toiture de la maison, non isolée. Ensuite, il se dirigea derrière lui, vers l'avant de la maison, où se trouvaient trois petites pièces agencées en L, très encombrées.

Les murs en torchis étaient très abîmés par endroit et ce mélange de paille et de terre argileuse s'érodait aux emplacements où le papier-peint était enlevé ; ce qui amenait certains morceaux des parois à se désagréger sur le sol. Les prises électriques étaient inexistantes, probablement enlevées il y a longtemps pour éviter des risques d'incendie au vu de leur vétusté. Les châssis en bois semblaient encore légèrement résister aux affres du temps mais plus pour très longtemps. C'était très poussiéreux et froid, et surtout avec très peu de luminosité car l'éclairage venait juste de l'extérieur, par les fenêtres.

Le félidé demeurait introuvable et surtout, le lieutenant Tarin ne savait pas où le chercher d'autant que sa marche de manœuvre était limitée avec tout ce qui jonchait sur le sol : débris de construction, vieux magasines entassés dans un coin, décoration de Noël oubliées, …

Soudain, sans qu'on s'y attende, le gros chat roux et blanc revint en direction du lieutenant Tarin, surgit de nulle part. Il avait dans la gueule un gant en caoutchouc rose comme on en trouvait en magasin pour faire son nettoyage et sa vaisselle. Profitant de la bonne volonté du chat à montrer sa trouvaille, le policier le saisit, le bloqua promptement contre lui et repartit vers le rez-de-chaussée en vue de remettre l'intrus dehors.

Lorsqu'il tendit l'objet trouvé à Lisette, il sentit qu'il y avait un objet dur à l'intérieur.

« Attendez, il y a quelque chose !

- C'est une alliance. « M et J le 8 septembre 1946 ».

- M et J ?

- Marie et Jules ! s'exclamèrent-ils en même temps.

- Il faudrait savoir comment c'est arrivé là-haut, vu qu'ils n'habitaient en principe que le rez-de-chaussée. Pour le moment, c'est compliqué d'aller investiguer davantage au vu du peu de clarté, mais me permettez-vous de revenir demain matin dès qu'il fera clair?

- Bien sûr, dit Arthur, je vous prêterai aussi une lampe de poche pour les coins les plus ombragés. Elle n'est pas suffisante pour vos recherches aujourd'hui mais je la prépare et on vous attend.

Sur ce, le policier se sépara du jeune couple et rentra à son hôtel, sans avoir oublié de reprendre la bague et le gant qui constituaient ses première pièces à conviction dans cette affaire de *Cold cases*.

Chapitre 3

La journée débuta par un magnifique lever de soleil qui peignait de rose et de jaune les paysages de la campagne environnante. Les silhouettes des arbres, peints de noir, se détachaient de ce fond coloré qui semblait à n'en plus finir.

Le lieutenant Tarin décida de se rendre chez Lisette et Arthur, comme promis la veille. La nuit ayant porté conseil, il avait une petite idée sur le comment investiguer cette pièce à défaut de vraiment savoir le pourquoi.

En chemin, il rencontra Mariette, la sacristaine de l'église qui habitait sur la place.

- Bonjour, Lieutenant !
- Bonjour, Madame. C'est résolu vos problèmes d'inondation ?
- Oui, ils sont venus avec une pompe et la plupart de l'eau a été vidée. Comme je vous disais, ça fait beaucoup de litres d'eau car ça court sous deux maisons.
- Oui et vous me disiez que d'autres maisons avaient cette même particularité ?
- Ah ben justement, la petite maison rouge ! Elle a aussi une pièce du grenier qui en fait appartient au voisin d'à côté ! Mais du côté du voisin , c'est fermé aussi. C'est une pièce perdue finalement.

Le lieutenant Tarin n'attendit pas moins. Il salua Mariette et se rendit au domicile de Lisette et Arthur.

Ce dernier avait préparé la lampe de poche et ils montèrent ensemble les escaliers menant au premier étage de la maison.

Il fallait un peu débarrasser certains encombrants au fur et à mesure de leur avancée pour pouvoir se frayer un passage mais le lieutenant Tarin voulait arriver à visualiser cette pièce cachée.

Il aperçut enfin un gros bloc devant lui qui délimitait les autres pièces visibles en une sorte de « L ». L'étage n'avait pas été visité récemment ; cela se voyait d'un premier abord, bien qu'une sorte de chemin fait d'un amas de choses déposées et piétinées semblait contourner cette pièce perdue. En s'avançant davantage, il repéra un pan de mur qui se lézardait à un endroit et avait créé un espace suffisant pour y passer une main sur toute la hauteur. D'un geste, il tira sur le torchis qui vint aussi facilement. Une cloison en bois fut mise également à jour et il put également l'enlever d'un coup sec afin de créer un semblant de porte ouverte accédant à l'espace clos.

- Donnez-moi votre lampe de poche, il fait très sombre et ça semble aussi très poussiéreux.

Arthur s'exécuta et le policier put découvrir petit à petit ce que la pénombre de la pièce lui réservait.

Deux corps momifiés se trouvaient dans la pièce, enlacés l'un contre l'autre. Un homme et une femme, semblait-il. Ils étaient encore recouverts en partie de tissus qui devaient être leurs vêtements d'autrefois, voire même aussi d'un tablier de cuisine pour le corps féminin.

Ils semblaient avoir attendu la mort ensemble, l'un près de l'autre, unis dans la vie comme dans l'éternité.

Epilogue

« L'amour et la mort n'ont que deux lettres de différence. » disait un grand écrivain[3] bien des années plus tôt.

Les époux Dalucin avaient été retrouvés, plusieurs dizaines d'années après leur disparition inexpliquée.

Lorsque les entrepreneurs en bâtiment avaient demandé à Marie pour visiter l'étage ; ils avaient eu préalablement connaissance de cette pièce cachée via un agent immobilier véreux de la région. Ils pensaient probablement y découvrir et se partager un trésor datant de l'époque mérovingienne : quelques cailloux précieux perdus ou quelques pièces d'or, d'argent ou encore de bronze munies de la tête d'un roi de l'époque ou même de l'évêque Saint-Vaast, voire peut-être aussi une partie de la fortune du bailli Florbille ou de son descendant, comme cela avait été colporté d'années en années au village d'Evregnies selon de vieilles légendes.

Mais le grenier ne renfermait pas de vieux secrets, juste une pagaille indescriptible d'objets hétéroclites sans intérêt laissés par les propriétaires successifs qui n'avaient jamais pensé à habiliter l'étage. Alors, de rage, ces gens qui poursuivaient des buts malhonnêtes avaient bousculé violemment Marie qui était tombée sur le sol et avait perdu connaissance. Jules qui pensait d'abord qu'elle était redescendue, l'avait cherchée ensuite à l'étage, mais en s'aventurant davantage, il s'était tordu le pied dans la pièce du haut. Ce qui ne l'avait pas empêché de trouver son épouse en définitive, mais il n'avait plus eu l'énergie de descendre appeler les secours. Et il n'y avait personne qui aurait pensé venir là-haut pour pouvoir les aider à redescendre.

Alors il était resté près d'elle, pour ne pas qu'elle soit toute seule. Car c'était la promesse qu'ils avaient faite à l'église : « pour le meilleur et pour le pire ».

Finalement, ce n'était pas vraiment une affaire à qualifier en coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner ni comme un accident domestique ; mais un peu des deux. L'essentiel était que les corps aient été retrouvés. La dessiccation de ceux-ci s'était faite naturellement, par l'action de la chaleur solaire et du vent qui s'infiltrait facilement par les fenêtres vétustes. Ils étaient bien préservés ; ce qui avait permis de les reconnaitre rapidement, aussi par le prélèvement des fibres et des cheveux qui avait révélé leur particularité.

Les funérailles furent organisées au sein de l'église Saint-Vaast et les cercueils enterrés au sein du cimetière d'Evregnies, derrière l'église. Chacun peut encore y voir un monument funéraire de granit noir sur laquelle un hommage en forme de sabot a été déposé, acheté grâce à une collecte de fonds organisée par les habitants du village et muni de l'épitaphe « unis dans la vie comme dans la mort ». Beaucoup de fleurs recouvraient aussi la tombe, très odorantes et très colorées.

[3] Guillaume Musso , Que serais-je sans toi ? (2009)

Lisette et Arthur avaient participé aux frais des funérailles. Ils avaient suivi le cortège en étant assez affectés car la petite maison rouge était leur bien maintenant mais ils ne pouvaient pas oublier son histoire. Et ce vécu, c'était aussi celui de Jules et Marie.

Quant au lieutenant Tarin, il reprit son service au sein de la brigade de Pecq où d'autres affaires de *Cold cases* l'attendaient. Notamment celle d'un moulin hanté situé aux alentours de Warcoing où d'étranges phénomènes étaient apparus il y a peu de temps. La fable d'un meunier assassiné ?

Mais cela, ce serait encore une autre histoire passionnante à raconter…